LE PARADOXE DE L'ÉROTISME

De toute façon, l'érotisme est l'extravagance.

C'est d'un côté l'horizon où le plus désirable est ouvert : un plaisir si profond que nous en tremblons.

Mais, de l'autre côté, c'est la honte. Nous serions inhumains si, longuement, nous cessions de sentir en lui ce qui répugne.

Nous tenant à une seule de ces vues, nous rejetons la connaissance ; mais, lui tournant le dos, c'est au possible, au maintien de la vie, que nous tournons le dos.

Le plus souvent, l'érotisme est méprisé. C'est pourquoi nous devons parler de la lâcheté du mépris : celui-là est lâche qui vilipende ce qui l'aurait porté, avec de la chance, à un tragique ravissement.

Mais nous devons en même temps dénoncer le suprême reniement de ceux qui aperçoivent la suprême valeur et la justification suprême dans l'érotisme.

Le plus lourd est qu'à l'érotisme l'anéantissement est si bien lié qu'il ne pourrait survivre à un triomphe qui serait celui de l'anéantissement. La naissance et la vie sont inconcevables sans lui... Mais l'érotisme appelle lui-même les aberrations où il sombre. La honte répond si subtilement au désir de la frénésie du désir que, sans la honte dissimulée dans son objet, le désir n'atteindrait pas la frénésie. Les psychiatres le nient ; pour maintenir en eux dans sa simplicité le mouvement de la science, ils tiennent pour rien une évidence qui découle à peu près de tout le mouvement de l'érotisme. Même alors que la

honte n'est pas ouvertement désirée, elle est voilée dans l'angoisse du désir. Si nous n'excédions la honte en quelque renversement, nous n'accéderions pas à l'extase qui abolit les jugements de la vie commune. L'extase est même l'effet de cette abolition. Le bien-fondé de ce jugement est l'origine de l'extase, qui exige justement de bafouer tout ce qui fonde.

C'est cette extravagance démesurée, ce paradoxe souverain, qu'*est* l'existence humaine. Nous ne la trouvons jamais au repos, et c'est pourquoi notre pensée est un débris porté par un torrent. Jamais une vérité énoncée n'est qu'un débris, sitôt dite, si ce n'est cette extravagance malheureuse, que propose, en tremblant, l'esprit perdu de honte.

Ainsi ne pouvons-nous jamais parler vraiment de l'érotisme. Il est toujours, dans une assemblée, un sujet qui soulève un tollé. Il peut alors être trop tard pour dénoncer l'extravagance commune à ceux qui vocifèrent et à ceux qui considèrent le scandale. Il peut y avoir un défaut dans la position des protestataires : parfois l'extravagance qu'ils réprouvent *définit* l'humanité au nom de laquelle ils prétendent imposer silence. Mais l'extravagance de leurs cris est corollaire de la première : elle aussi est inévitable.

S'il s'agit de littérature, l'attitude de l'indignation est d'autant plus sotte que l'objet même de la littérature est le paradoxe. Ceux dont la vie est régulière, et que nulle anomalie de leurs actes ne désigne, ennuient. C'est, il est vrai, la seule objection valable opposée à l'érotisme en littérature : la peinture de l'érotisme ne peut être renouvelée, le paradoxe que l'érotisme est par essence se change en une répétition oiseuse et, par là, rentre dans la norme et dans l'ennui. Mais l'objection peut être retournée : si la littérature érotique se répète, c'est qu'elle le peut sans lasser un lecteur ému par un scandale qui l'étonne toutes les fois à travers des suites de romans

qui changent de titre, et ne changent pas de situation. N'était l'indifférence de ce lecteur à la répétition, la littérature dont la vie secrète est l'objet pourrait aussi bien proposer le renouvellement, mais s'il s'en passe ? Mais s'il tient à l'inavouable monotonie, dont joue la médiocrité de l'attrait, jamais épuisé, de l'abjection ?

Il est des lectures que dérangerait la valeur littéraire d'un livre... Le ressassement, pourtant, n'intéresse qu'un petit nombre : au delà, la liberté, le désordre et l'agacement de toute la vie ne sauraient finir de mettre en cause le paisible accord dans le désaccord et cette paisible coexistence des violences complémentaires sur lesquelles est fondé le double jeu de toute la vie. A ce point la description érotique envisage mieux que la répétition. La répétition l'éloignait du déséquilibre infini qui dérange le sommeil de l'être. L'être est lui-même, il est dans son essence déséquilibre : il est la question sans réponse. La répétition érotique n'a jamais su qu'à la faveur de l'assoupissement ménager cette ration de désordre et d'agacement sans laquelle la lecture ennuie. Mais, toujours, un déséquilibre l'emporte : l'érotisme appelle au sommet le désordre sans limite et cette démangeaison qui enrage plus on la gratte.

Au delà de la répétition, la possibilité de la littérature érotique est celle de l'*impossibilité* de l'érotisme. Le sens même de la littérature est donné dans cette ascension d'un sommet, où ce qui manque toujours est l'espoir de souffler. Sade dénigrait l'accord qui accueille et bannit dans le même temps la vie charnelle : sa plaidoirie exigea pour l'érotisme tous les droits, mais il n'est pas de réquisitoire qui l'accable davantage. Il plaça la liberté de l'érotisme sur le pilori de ses fureurs : personne ne montra avec plus de soin qu'il ne fit l'infamie de l'érotisme. Sa rage redoublant dans la mesure de la cruauté des crimes qu'il imagine, c'est lui qui le premier, et le plus parfaitement, fit de la littérature érotique une

expression de l'être à lui-même intolérable qu'est l'homme, de son « extravagance infinie » et de son « paradoxe souverain ».

Son absence d'intérêt pour l'érotisme doucereux ne le préserva pas, il est vrai, de la répétition obsédée ; il n'a pas évité le ressassement de l'horreur, mais le sommet auquel parvint le ressassement était celui de l'*impossible*.

Érotique, la littérature peut se dérober, ou même elle peut céder à la répétition, mais elle est, dès l'instant où elle se libère, une expression de l'*impossible*.

Je m'arrête à ce point, gêné de me servir de la parole à des fins qui excèdent la possibilité de la parole. Il n'est d'ailleurs pas nécessaire que cette littérature existe. Mais, si elle existe — si Sade eut finalement des conséquences — elle portera nécessairement à l'extrême une exigence de la littérature souvent réservée à la poésie, qui la veut contraire au sens du langage, qui veut qu'elle *anéantisse*, en un mot, tout le mouvement que porte la parole. La parole obligée par essence d'exister, par essence obligée d'affirmer ce qui doit être... L'érotisme est contraire à ces mouvements qui s'affirment comme les effets d'un devoir auquel ils répondent.

Dans l'un des rares romans[1] où l'érotisme ne s'en tient pas aux facilités de la répétition, Pierre Klossowski prête ces mots à l'un de ses héros. Le jeune dragon pontifical appréciant l'impudeur de la femme du professeur de théologie lui explique :

« Votre geste, Madame, prouve que vous croyez un peu moins à votre corps, un peu plus à l'existence des purs esprits. Et vous direz avec nous : au commencement était la trahison. Si la parole exprime des choses que vous jugez ignobles du seul fait qu'elles sont exprimées, ces choses demeurent nobles dans le silence : il n'est que de les accomplir ; et, si la parole n'est noble

1. *Roberte, ce Soir.*

qu'autant qu'elle exprime ce qui est, elle sacrifie la noblesse de l'être aux choses qui n'existent que dans le silence ; or ces choses cessent d'exister dès qu'elles prennent la parole. Dès lors comment punir cette ignominie ? N'a-t-elle pas produit au grand jour comme de l'obscène en soi ? Or, comme on ne connaît guère les choses fausses, sinon en ceci qu'elles sont fausses, parce que le faux n'a pas d'existence, vouloir connaître des choses obscènes n'est jamais autre chose que le fait de connaître que ces choses sont dans le silence. Quant à connaître l'obscène en soi, c'est ne rien connaître du tout. » Il se peut que la nature *innommable* de l'obscène ne le supprime pas. Ce qui ne peut entrer dans l'ordre du langage existe en tant qu'il lui est contraire et même est susceptible d'en briser l'ordre. Quoi qu'il en soit, de deux choses l'une : ou la parole vient à bout de l'érotisme, ou l'érotisme viendra à bout de la parole. Ceci a lieu de plusieurs manières : il n'importe, si la mort est à la fin. Nous vivons toujours la même insoutenable vérité, qui nous mène à la négation de ce que, malgré tout, nous devons affirmer : nous sommes réduits à nous accomplir dans le paradoxe d'une parole affirmée avec force — sans autre fin que nous donner les gants de la trahir. L'érotisme serait-il érotisme, le silence serait-il silence, s'ils n'étaient d'abord trahison ?

C'est la justification et le sens d'une littérature érotique si grandement différente aujourd'hui d'une pornographie mécanique. Un roman aussi admiré qu'*Histoire d'O*, par un côté semblable à la littérature de répétition, en diffère néanmoins dans la mesure où, magnifiant l'érotisme, il en est néanmoins l'accablement. Il n'en est pas l'accablement si le langage en lui ne peut prévaloir sur un profond silence qui est comme la trahison de la mort, la trahison dernière que la mort est risiblement. L'érotisme d'*Histoire d'O* est aussi l'impossibilité de l'érotisme. L'accord donné à l'érotisme est aussi un accord donné à l'impossible, que dis-je, il est fait du *désir* de l'impossible. Le paradoxe d'O est celui de la visionnaire qui *mourait de ne pas mourir*, c'est le martyre où le bourreau est le complice de la victime. Ce livre est le dépassement de la parole qui est en lui, dans la mesure où, à lui seul, il se déchire, où il résout la fascination de l'érotisme dans la fascination plus grande de l'impossible. De l'impossible qui n'est pas seulement celui de la mort, mais celui d'une solitude qui se ferme absolument.

Cette littérature, si, en un sens, elle est possible, est d'accord avec ceux qui la condamnent. Elle aspire au silence d'une horreur qui a seule la force de la comprendre. A quel point la répétition sera difficile à partir de là ! Ce livre, en cela comparable à la *Roberte* de Klossowski (qui égare davantage, qui par là, peut-être, est plus admirable), est le livre de l'exception. S'il est vrai que, depuis longtemps, l'édition n'a rien sorti d'égal à ces deux inavouables romans, ils n'annoncent pas le renouvellement, mais la difficulté, mais l'impasse de la littérature. La littérature étouffe de l'inviabilité réelle — qui est cruelle et pourtant est merveilleuse — de toute la vie. Elle étouffe d'autant plus qu'elle fait son œuvre, qui est de mettre fin à la possibilité du langage qui la porte.

Dans les déchirements auxquels nous mènent les miracles de notre joie, la littérature est la seule voix, déjà brisée, que nous donnons à cette impossibilité glorieuse où nous sommes de ne pas être déchirés ; elle est la voix que nous donnons au désir de ne rien résoudre, mais, visiblement, heureusement, de nous donner au déchirement jusqu'à la fin. Mais la littérature, le plus souvent, tente d'échapper et d'imaginer de piètres issues : pourquoi lui marchander le droit d'être frivole ?

GEORGES BATAILLE